

logiques, put nous montrer son Pauvre Diable

Qui conduisait sa Laïs triomphante,  
Les soirs d'été, dans la lice éclatante  
De ce rempart, asyle des amours,  
Par Outrequin rafraîchi tous les jours.

Ce fut alors le beau temps des boulevards, temps d'ivresse et de joyeux délire, où l'on semblait vouloir épuiser toutes les sortes de voluptés et de folies, avant d'arriver aux jours de crime et de douleurs. Rien n'y manquait pour satisfaire ce goût effréné d'amusement où s'étourdissait une société menacée de si près. Là se trouvaient le gai scandale, le désordre élégant, le luxe qui éblouit et qui offense. De somptueux équipages venaient chaque soir livrer à la curiosité de la foule ces mœurs libres et légères, cette dissipation insouciant, ces vices dédaigneux du mystère, et se croyant au-dessus du blâme, qu'elle savait déjà censurer, et dont elle devait plus tard demander un compte trop sévère. Et pourtant, ce monde qui avait l'odieux privilège des jouissances sociales, ce monde heureux et poli consentait volontiers à déroger pour le plaisir. Comme si les divertissemens à sa portée lui eussent

manqué, il allait s'asseoir à ceux du peuple, partager son rire grossier, se réjouir de ses farces, de ses parades, de ses saltimbanques, de ce Jeannot surtout, niais patriarche, qui a laissé dans le vaudeville une si nombreuse postérité. Et puis chacun prenait sa place dans des cafés brillans, autres lieux de rapprochement, de mélange et d'égalité, pour y entendre de la musique, des instrumens, des bouffons, des chanteurs. Car la musique ne courait pas encore les rues; comme il fallait la chercher, on pouvait l'éviter aussi; la misère ne demandait pas l'aumône avec un quatuor, et la faim ne se faisait pas accompagner d'un orchestre. C'était donc une sensualité de plus parmi tous les enchantemens rassemblés dans cette partie éloignée des boulevards, dont l'éclat et le bruit s'éteignaient, comme par un triste pressentiment, en s'approchant de la Bastille.

Nous avons revu, à différentes époques, quelques réminiscences de ces riantes saturnales. C'est par là que se sont presque toujours signalés ces accidens de bonheur qui arrivent fréquemment dans notre société mobile, et que nous appelons tour à tour réaction, délivrance, res-

tauration, affranchissement. Chaque fois que la nation a brisé ses chaînes, secoué le joug affreux qui l'accablait et recouvré sa dignité, sorte de satisfaction qu'on lui procure de temps en temps, ces nouvelles expériences faites dans la politique ont réveillé en même temps parmi nous une ardeur immodérée de plaisir, dont les boulevards ont profité. Mais, à travers tant de changemens, l'esprit du siècle a porté, là comme partout, son caractère industriel, ses recherches de profit, et la sécheresse de son art, voué tout entier à la spéculation. D'abord les jardins ont disparu; l'inévitable maison à cinq étages, avec sa façade aplatie, ses fenêtres étroites et serrées, son maigre balcon et ses boutiques, est venue couvrir la place où les regards se reposaient sur des bosquets et sur des fleurs. Quand l'espace a manqué pour bâtir, les échoppes ont trouvé moyen de s'abriter sous une terrasse, de s'adosser contre un mur, de masquer un rez-de-chaussée. Ne cherchez plus « les somptueux » édifices, les hôtels élégans, les parterres » à l'anglaise, les pavillons à la grecque, » qui formaient autrefois, le long de la route, une si riche bordure. Tout cela est remplacé par

des magasins, des cafés et des étalages. De ces anciennes habitations, qui annonçaient une certaine consistance dans les fortunes et quelque chose de noble dans la vanité, il ne nous reste plus, comme témoignage du temps passé, qu'un jardin simple et gracieux, sauvé de la destruction par le goût éclairé d'un homme de finance, et qui interrompt si agréablement les noirs bâtimens du boulevard Poissonnière. Aussi les mœurs se sont-elles modifiées avec la disposition matérielle des lieux. Ce n'est plus un mouvement capricieux, électrique, qui pousse, à des heures marquées, une population de choix vers l'endroit où on lui a préparé de quoi l'émouvoir et l'amuser. C'est un besoin général et continu de se répandre et de se rassembler, sans autre attrait que la foule, sans autre but pour chacun que de se trouver avec tout le monde. Il en est résulté que l'affluence, au lieu de se concentrer sur une seule partie, s'est disséminée au contraire dans toute la longueur de cette ligne. Chaque quartier s'en est attribué une portion, et l'a marquée de ses goûts particuliers. En telle sorte qu'il est facile de reconnaître toutes les formes de notre civilisation,

échelonnées en quelque sorte sur ce terrain, qui forme dans son ensemble l'expression complète de la cité. Vous pouvez, selon votre fantaisie, ou monter ou descendre, en une seule promenade, tous les degrés de l'état social, depuis la condition la plus grossière jusqu'à l'existence la plus perfectionnée. Si vous préférez la direction ascendante, tant mieux : ce sera la marche inverse de notre politique.

Or, vous voilà donc placé, n'importe comment, au bas du faubourg Saint-Antoine, tournant heureusement le dos à ce ridicule colosse de plâtre dont on aurait bien dû, puisqu'on y était, employer les débris à faire des barricades ; sur l'emplacement de l'ancienne Bastille, et, au niveau de ce monument qui, chargé d'annoncer à l'avenir les bienfaits d'une double révolution, semble hésiter à sortir de terre. Vous voyez s'étendre devant vous un long segment de la vieille enceinte, solitaire et silencieux comme les promenades les plus fréquentées qui soient à Dijon ou à Nancy. D'un côté, le calme de la retraite ; car ce sont les limites du Marais ; de l'autre, ce vide qui entoure les lieux où l'indigence est ren-

fermée pour le travail. A votre gauche vous retrouvez encore quelques jardins clos de grilles ; à droite, le rempart est resté dans son ancien état, bordé d'un parapet tout prêt encore pour la défense, s'étendant par quatre rangées d'arbres, et soigneusement garni de bancs, parce que c'est le seul endroit où personne ne vient s'asseoir.

Rien n'est plus tranquille en effet que cette partie des boulevards qui, par un contraste singulier, porte le nom de Beaumarchais, de cet homme si remuant, si agité, si ambitieux de bruit, le type le plus complet et le plus heureux du temps où il vécut, puisqu'il fit fortune et scandale. Après avoir parcouru, sans la moindre gêne, cet espace qui vous représente un ordre de société morne, triste et froidement régulier, vous entrez tout à coup dans la région tumultueuse des plaisirs populaires. Vous êtes sur le boulevard du Temple, que se sont partagé avec une admirable intelligence la tranquille colonie du Marais et les hordes tapageuses du faubourg ; la première circulant paisiblement sur son étroite limite, occupant sans conteste ce Cadran-Bleu de vieille renommée, sur lequel on

ne tient plus de méchans propos, et ce café Turc qui oppose à toutes les railleries surannées l'agrément de son jardin; les autres encombrant, sur le bord opposé, une vaste demi-lune, autour de laquelle se rangent les théâtres, les estaminets, les salons de figures, les cabarets et les cafés. Mais là déjà on peut voir ce que la joie du peuple a perdu de naïveté. D'abord vous ne trouverez plus ces tréteaux que la foule entourait jadis, vous n'entendrez plus ce dialogue si plein de franche et naturelle bêtise, ces réparties si plaisantes, qui soulevaient dans l'auditoire une longue explosion de rires. Or, ce changement est venu de haut, je vous en avertis; c'est la tribune qui a tué la parade. Et puis, n'est-ce pas pitié de voir à quel régime de divertissemens le peuple se trouve réduit! Tous ces spectacles qu'il aimait, qu'il aimerait peut-être encore, si l'on voulait bien lui faire un peu remise de sa dignité au profit de son agrément, les phénomènes, les mécaniques, les sauteurs, les équilibristes, tout cela n'existe plus. Dans ces salles enfumées où il étouffe à bon marché, c'est le vaudeville affadi, c'est le mélodrame déteint qu'on lui fournit. De ce boulevard du Temple qu'avait vu Dé-

saugiers, le joyeux maître de la chanson, il ne reste que ces personnages de cire qui représentent si fidèlement le héros du jour et le criminel de la veille. Partout ailleurs on ne trouve qu'une imitation mesquine de l'assassinat tel qu'il se pratique à la Porte-Saint-Martin, ou du couplet tel qu'il se débite aux Variétés. Aussi les habitués de ce lieu préfèrent-ils, et avec grande raison, le cabaret, la tabagie, ou la bière qui se consomme sous l'auspice d'un calembourg, devant le café de *l'épi-scié*. Le mal est qu'à côté de ces hommes qui se reposent honnêtement de leur labeur, et assaisonnent de quelque amusement l'instant de loisir qu'ils ont si bien gagné, vous êtes sûr de trouver là, du matin jusqu'au soir, vivant dans un désœuvrement inexplicable, toute la clientèle de la police, tout le cortège de l'ovation et le personnel de l'émeute, des figures hideuses de vice et non de misère, qui vous forcent à vous demander en ce moment de quoi les prisons peuvent être remplies.

Il y a plus d'innocence dans les jeux portatifs qui forment des groupes aux environs du Château-d'Eau. C'est l'escamoteur classique qui vend

pour un sou, à son assistance, le passé, le présent et l'avenir, rien que cela, et un pot d'onguent noir pour les cors par-dessus le marché. C'est la tête du turc s'enfonçant sous le poing d'un vigoureux gaillard, qui apprend ainsi ce que vaut sa colère. C'est la loterie qui distribue aux gagnans des gâteaux poudreux, dont les mises ont payé six fois la valeur; imitation réduite de l'industrie administrative. Et, tout en allant ainsi, vous arrivez à un état de société plus policé, vers lequel le nivellement qu'on vient d'opérer entre les deux monumens élevés à Louis XIV, vous servira de transition. Vous voici sur le domaine de la bourgeoisie modeste, où se font les petites emplètes, où l'on ne trouve pas encore de chaises, où l'on n'avoue pas tout à fait la volonté de perdre le temps. La civilisation raffinée, l'oisiveté délicate vous attendent au boulevard Montmartre, mêlées avec le flot des passans. Elle s'épure ensuite, elle se réduit à un petit nombre d'élus, à une société choisie d'heureux fainéans, que l'on trouve plantés tout le jour, depuis la rue Lepelletier jusqu'à celle du Helder. Ceux-là sont comme les tenans du brillant carrousel que la mode a établi dans ce lieu de prédilection. Ils

en font les honneurs à leur manière, occupant tout le terrain, et barrant le passage aux promeneurs; car ils sont là chez eux, entre eux, sans façon. C'est de là qu'on part pour faire une excursion au bois de Boulogne, là qu'on revient, tout couvert de poussière, raconter le succès d'un pari. Dans ce rayon de quelques toises se trouve ramassé tout ce qu'il y a d'élégance, de recherche, de bonheur dans le monde parisien. L'Opéra d'abord, relégué dans l'alignement d'une rue, par suite de cette tradition ridicule qui interdit le boulevard aux théâtres de premier ordre; l'Opéra-Italien qui, pour la même cause, tourne piteusement le dos à son public, et s'honore de faire face à un cloaque; le café Anglais, les salons de Riche et de Hardy, qui rendent au dîner son véritable caractère; le café de Paris si brillant de luxe, si heureux de position, si noble et si beau, lorsque, par une riante soirée d'été, il éclaire majestueusement la foule rangée à ses pieds, et s'élève comme une décoration magique sur un parterre de toilettes élégantes; le café de Tortoni enfin, la révélation la plus piquante de nos goûts et de nos habitudes; joli, étroit, petit réduit toujours plein, mais changeant vingt

fois par jour d'attribution et de spécialité; le matin, avant-scène de la Bourse, n'entendant parler que de primes, reports et fin-courant; plus tard encombré de gourmets qu'attire la coquetterie de son buffet succulent, ensuite assiégé par les fashionables, puis par les politiques; où se heurte sans cesse le dandy avec le spéculateur, où se croisent les nouvelles qui ont agi sur les fonds et les fadaïses débitées au comptoir; et enfin, quand la nuit est venue, envahi par les femmes qui en prennent possession comme d'une place conquise sur le privilège du sexe législateur. Après cela, le mouvement et le bruit cessent tout à coup, quand vous êtes arrivé à la rue du Mont-Blanc. La circulation se détourne par la rue de la Paix. Vous entrez dans le repos, mais dans le repos de l'opulence et du bien-être domestique. Vous ne trouvez plus ni restaurateurs, ni cafés; quelques boutiques seulement établies pour le service du voisinage; les voitures passent avec rapidité pour se rendre à leur destination. Le séjour du confortable a commencé.

Outre ces nuances diverses qui distinguent les différens quartiers des boulevards, vous y trou-

verez encore des mœurs générales fidèlement conservées. Nulle part on n'est plus à l'abri de cet empressement persécuteur qui s'attache aux pas des personnes remarquables par leur figure ou leur costume. Nulle part aussi une réputation, quelle qu'elle soit, n'occupe moins de place, et n'échappe plus facilement aux regards. Il semble que chacun, en arrivant là, se soit imposé la condition de voir tout le monde et de ne faire attention à personne. Tel homme, dont le nom a rempli tous les journaux du matin, se promènera impunément, au milieu de mille individus qui se disputent à son profit ou à ses dépens, sans être incommodé de sa célébrité. Son nom, prononcé par quelques passans, ne causera pas la plus légère rumeur, et ne dérangera pas un désœuvré de sa route. On dirait que, sur ce terrain neutre, il y a une trêve convenue, entre les haines et les admirations des partis, qui permet à leurs héros d'y prendre l'air comme de simples hommes.

Cependant les boulevards ne manquent pas d'une certaine importance politique. Comme ils offrent un vaste développement aux cortèges, et

un emplacement favorable pour de nombreux spectateurs, la commodité du lieu les a consacrés aux actions d'apparat, aux manifestations solennelles de joie et de douleur. Un convoi funèbre ne serait pas complet, son effet serait perdu, si les restes d'un illustre défunt marchaient silencieusement, par la voie la plus directe, vers cet enclos de la mort, qui doit s'étonner de voir arriver dans ses murs l'attirail de l'ambition. Il faut à toute force que les regrets aient de l'espace pour s'étendre, de la distance pour se compter; il faut qu'un cadavre promis à l'éternel repos, avant de recevoir la couche de terre qu'il ne soulèvera plus, soit traîné, tirailé, cahoté, dans un long et pénible voyage; que les larmes d'un fils soient livrées en spectacle à des milliers de curieux. Tout cela pour que chacun puisse venir étaler ses sympathies obscures et produire en public sa figure inconnue, à la suite d'une pompe officiellement apprêtée, marchant avec fanfares, parure de fête et sergens de ville; ou bien se précipiter en tumulte, hurlant l'affliction et vociférant le respect, autour d'un corps inanimé qui roule lentement dans la boue de l'émeute. Les boulevards, qui avaient déjà les

folles joies du carnaval à porter, ont donc reçu de nos jours une nouvelle destination; ils sont devenus la voie funéraire des célébrités contemporaines.

Mais ils sont aussi la voie triomphale que parcourent les conquérans et les victorieux. Ils servent de théâtre à la représentation publique des cérémonies qui constatent un fait accompli, une révolution opérée, un succès qu'on proclame, sûr d'obtenir l'assentiment général et de rallier toutes les voix, dès qu'il s'est emparé de la chaussée. Là, ont défilé tour à tour, suivis d'une nombreuse escorte et au milieu des acclamations unanimes, les vainqueurs de toutes les époques, les rois issus de la légitimité ou sortis de l'insurrection. Là, chaque parti qui s'élève ou se redresse vient faire ratifier ses œuvres par l'enthousiasme des fenêtres et l'approbation des contr'allées. Aussi la location des croisées, des balcons et des terrasses, pour ces solennités, est-elle une excellente branche de revenu, depuis qu'on se donne si souvent le plaisir de voir passer les gouvernemens.